

NUMÉRO SPÉCIAL : NOS ENFANTS

L'instruction des enfants dans le Deutéronome / <i>Patrick D. Miller</i>	8
L'éducation selon un livre de morale, le <i>Brantshpigl</i> (Bâle, 1602) / <i>Jean Baumgarten</i>	20
Le règne des mères. Les "Lettres à sa mère" de Franz Rosenzweig / <i>Myriam Bienenstock</i>	30
L'enfance juive victime comme paradigme mémoriel de la Shoah / <i>Floriane Schneider</i>	40
<i>100, boulevard du Montparnasse</i> (extraits) / <i>Anne Gorouben</i>	51
Un lieu imaginaire où déposer nos pierres / <i>Marianne Rubinstein</i>	60
Points de chute / <i>Henri Raczymow</i>	63
Histoires juives d'adoption / <i>Sophie Nizard</i>	82
Que sont nos enfants devenus ? / <i>Laurence Podselver</i>	91
Des enfants des <i>kibboutzim</i> prennent la parole / <i>Rina Cohen Muller</i>	98
Pérégrinations. Étude (intergénérationnelle) d'un rite de passage culturel israélien / <i>Chaim Noy</i>	104
Qu'avons-nous appris l'été dernier ? / <i>Ezgar Keret</i>	118

BIBLIOTHÈQUE

<i>Moshé Idel</i> , Ben, Sonship and Jewish Mysticism / <i>Sandra Valabrègue-Perry</i>	120
<i>Uri Orlev</i> , Poèmes écrits à Bergen-Belsen en 1944 en sa treizième année / <i>Catherine Milkovitch-Rioux</i>	124
<i>Denis Lachaud</i> , J'apprends l'hébreu / <i>Rosie Pinhas-Delpuech</i>	128
<i>Jérémie Dres</i> , Nous n'irons pas voir Auschwitz / <i>Anne Grynberg</i>	130

ENGLISH ABSTRACTS

131

INDEX DES ARTICLES PARUS

133

Moshe Idel
**Ben, Sonship and
Jewish Mysticism**

*Londres / New York,
The Kogod Library of Judaic
Studies, 5, 2007*

Si l'histoire des religions est l'histoire de la relation de l'homme à Dieu, l'histoire de la mystique en est la part intime et personnelle, intimité qui à son tour ne saurait être mieux représentée que par l'histoire de la filiation de l'homme à Dieu. C'est ce qui ressort de l'impressionnante monographie consacrée à ce sujet par Moshe Idel, *Ben, Sonship and Jewish Mysticism*. Cet éminent chercheur y donne une analyse très élaborée et détaillée de la place du fils et de sa relation au Dieu-père dans l'histoire de la mystique juive depuis l'Antiquité jusqu'à l'époque moderne. L'histoire du judaïsme est donc présentée ici sous l'angle de sa généalogie religieuse et spirituelle, de la relation viscérale de l'homme avec son *alter ego*, Dieu. Sa genèse, son déroulement et son eschatologie sont le fruit de la complexe

relation d'un père avec son fils, ou ses fils.

Un sujet donc, d'une importance vitale et un auteur de renommée internationale qui font de cet ouvrage un livre-clef pour comprendre l'histoire de la mystique juive, pour l'histoire des religions et des idées. Son tout premier mérite est de se défaire d'un tabou religieux : celui du monopole chrétien de l'idée du fils de Dieu.

En effet, ce livre nous rappelle que l'histoire de cette relation filiale est, elle aussi, bien ancrée dans l'histoire du judaïsme. La méthode comparative adoptée se démarque de la méthodologie linéaire conventionnelle qui considère généralement la cohésion de l'identité religieuse juive à l'aune de sa résistance à la culture chrétienne dominante. Il n'est pourtant pas non plus question de s'appuyer sur des agents culturels extérieurs pour expliquer l'apparition de nouvelles conceptions lorsque ces hypothèses ne tiennent qu'à un fil. Il est plutôt question de considérer la formation ou l'apparition de nouvelles conceptions en relation avec une grande variété de paramètres culturels. Nous avons affaire à une approche phénoménologique plutôt qu'à une démarche de type historico-philologique ou de pure théologie comparative. Il est question d'approcher l'histoire du judaïsme à

travers ses différents échanges et interférences avec les cultures minoritaires ou majoritaires environnantes, au lieu de privilégier une approche conceptuelle statique. Cette approche plus dynamique permet de considérer les réseaux d'influences diversifiés et d'envisager leur impact et leur influence sans pour autant y voir un danger d'assimilation culturelle. Au contraire, celle-ci peut parfois être le signe d'une autonomie de pensée qui n'a pas peur de s'approprier certains thèmes hautement controversés. Différentes attitudes envers le christianisme sont abordées dans cet ouvrage. Ainsi, en terre d'islam, le manque d'intérêt envers le modèle de filialité divine peut être compris comme distanciation par rapport au christianisme auquel les juifs étaient associés. En revanche, en terre chrétienne, la distanciation par rapport au christianisme prend parfois la forme d'assimilation et d'appropriation ou bien s'exprime à travers des modèles alternatifs et compétitifs. Judaïsme et christianisme ne doivent pas être vus comme se succédant l'un à l'autre, mais comme deux systèmes religieux se développant à partir de sources communes, et en interaction constante.

Si le christianisme a privilégié une conception de fils unique de Dieu, on voit se développer, avec

le judaïsme, une plus grande variété de conceptions, collective ou individuelle, élitiste ou démocratique. Le rôle du fils de Dieu peut être créateur, médiateur, révélateur de secret ou rédempteur; la notion de fils renvoie à l'idée d'une certaine similarité entre Dieu et sa progéniture. Dans ce livre Moshe Idel traite de ce qu'il appelle une « double filialité », puisqu'il s'agit, en fin de compte, de la relation de similitude entre trois pôles : Dieu, son fils et le récipiendaire de sa révélation, conçu parfois comme le fils du fils. Moshe Idel considère l'histoire du développement de la mystique juive à la lumière de ce qu'il appelle « deux vecteurs compétitifs », l'apothéotique et le théophanique : ascension et théosis d'une part, révélation et médiation d'autre part. À ces deux vecteurs s'ajoutent deux autres autour desquels s'organise la variété de conceptions de filialité divine : morphique et nominaliste. La première concerne la ressemblance externe et formelle du fils au père; quant à la deuxième, elle évoque la ressemblance interne, celle qui comporte le nom divin. Ce double paramètre est appelé « morpho-nominalisme » et permet de traiter de formes de ressemblance et de filialité divine plus diversifiées et plus larges que la seule occurrence terminologique du terme

ben (fils). Quatre principales catégories filiales sont étudiées – certaines théophaniques, d'autres apothéotiques. Par génération : un lien direct et organique lie le père au fils. Par émanation : le fils ressemble au père car il en est le prolongement. Par adoption : la filiation n'est plus congénitale mais le fruit d'un développement qui aboutit à l'adoption du fils par le père et implique de la part de celui-ci un rôle plus actif. Par vocation : le statut de fils de Dieu s'obtient suite au développement spirituel individuel et par voie d'imitation, ce qui implique cette fois-ci, un rôle humain plus actif.

On rencontre, bien entendu, différentes interactions entre ces modes. C'est le cas de la conception philonienne qui constitue, en quelque sorte, un cinquième modèle. Le *logos* est décrit comme à la fois fils de Dieu et père du sage. De même, on distingue deux types d'affiliation, les fils de Dieu et les fils du *logos*. Quoi qu'il en soit, la ressemblance n'est pas morphologique, puisque Philon d'Alexandrie rejette l'anthropomorphisme; le modèle est celui de l'intellect divin et ainsi, la ressemblance est plus conceptuelle que formelle. L'importance de Philon d'Alexandrie, dans ce cas comme pour d'autres sujets importants, vient, d'une part, de son impact sur la théologie chrétienne et, d'autre

part, du fait que, plus tard, durant le Moyen Âge juif, en raison d'une constellation culturelle parallèle, une semblable conception de fils de Dieu prendra corps.

La littérature des *Heikhalot* et la littérature rabbinique reposent sur un même présupposé, selon lequel il est possible de transcender son existence et d'obtenir ainsi un statut ontologique plus élevé au moyen d'une conduite religieuse exemplaire. Il s'ensuit que ce qui les définit relève plutôt de l'anthropologie que d'une théologie particulière. Yaho'el et Métatron y sont décrits comme des anges de très haut rang. Parfois, du fait que leur nom est identique à celui du maître, leur dénomination obéit au principe de morphonominalisme présenté par Moshe Idel. Certains textes, qui relatent la transfiguration d'Enoch en Metatron, seront très influents au cours de l'histoire de la mystique juive. Le statut de fils de Dieu ne se limite pas à l'apothéose de quelques figures bibliques comme celles de Elijah et de Enoch, mais s'étend aux sages, capables d'obtenir les faveurs de Dieu, ces formes de théophorisme peuvent être nominales et lumineuses. Alors que dans la littérature rabbinique le théophorisme angélique se limite au nom divin *El*, dans la littérature des *Heikhalot*, le tétragramme et ses différentes combinaisons sont très prépondérants.

Entre la fin du XII^e siècle et le début du XIII^e, on assiste à la naissance de la littérature ésotérique des *hassidey ashkénazes* où la résurgence d'anciennes littératures mystiques, telle que la littérature des *Heikhalot*. Deux écoles principales se distinguent concernant la conception de filialité divine, toutes deux liant la forme et le nom, confirmant ainsi le principe de morphonominalisme qui, selon Moshe Idel, est le principal vecteur de filialité divine dans le judaïsme. La filialité divine est, pour l'un de ces courants, le lot des anges et pour l'autre, celui des hommes. Elle met ainsi l'accent, pour l'une sur la filialité par retour au statut originel d'Adam et, pour l'autre, par l'imitation d'Enoch ou des Prophètes. Ainsi Nehemya ben Shlomo, le prophète d'Erfurt, mystique prolifique récemment redécouvert par Moshe Idel, développe les figures de Metatron, Yaho'el et Enoch dans le contexte de discussions sur la notion de fils (*ben*) et du messie faisant usage de techniques mystiques originales. C'est le cas dans deux de ses écrits aux titres éloquentes, *L'Alphabet des anges* et *Le Commentaire sur les soixante-dix noms de Metatron*. Une autre figure importante, Eléazar de Worms lié à la famille Kalonymus, discute de la filialité divine, associant explicitement le Tétragramme avec la

notion de *tselem*, l'image de Dieu qui est impartie aux anges comme aux hommes.

Les traditions ésotériques ashkénazes et leurs techniques de permutation de lettres, vont se retrouver dans un autre courant mystique important, celui de la Kabbale prophétique d'Abraham Abulafia. À ces anciennes et nouvelles traditions ésotériques, s'ajoute l'impact de la philosophie aristotélicienne à laquelle les *hassidey ashkénazes* avait été peu ou pas exposés. La philosophie maimonidienne va jouer un rôle essentiel, en permettant l'introduction de la notion d'intellect agent conçu comme la source des formes sublunaires et de tout processus noétique. Pour Abulafia, mystique philosophe, la filialité divine est le fruit de l'actualisation de l'intellect agent associé à l'ange Métatron. Tout homme atteignant ce niveau spirituel devient prophète et fils de Dieu. Cette ascension n'est plus le fruit d'une apothéose, mais d'une autre forme d'ascension spirituelle, sujette à des changements physiologiques et psychologiques. Le continuum Dieu, intellect agent et le mystique qui actualise son intellect, reflète la double filialité étudiée, le père, le fils et les fils. Par le biais de pratiques, telles que les techniques de respiration, de récitation des noms divins, de

permutations de lettres, le mystique s'unit à l'intellect agent. Les thèmes angéliques sont réinterprétés en termes de processus noétique donnant jour à une conception de fils de Dieu spirituelle et non plus génétique.

La filialité divine chez Abulafia dépend de l'activité intellectuelle humaine plus qu'elle ne repose sur l'idée de l'imprégnation-activation de l'image divine (*tselem*) qui se trouve en l'homme, comme c'est le cas dans les courants mystiques des *hassidey ashkénazes* et de la kabbale théosophique-théurgique. Cette dernière, qui constitue le courant mystique juif dominant, conçoit le fils divin à l'intérieur du système séfirotique. *Morphee*, plutôt que *eidos*, est au cœur de la distinction entre ces deux courants, ce qui explique l'importance de la sexualisation symbolique, qui va devenir l'un des piliers de la dynamique théosophique et théurgique. Il ne s'agit plus seulement de filialité divine, mais de famille divine : père/mère (*Hokhma* et *Bina*), fils/fille (*Tiferet* et *Malkhut*). Deux couples, avec une large variété d'interaction possible, l'union de *Tiferet/Yesod*, le fils ou le juste (*tsaddik*) à la fille (*Malkhut*), qui est aussi la mariée, le peuple d'Israël ou la divine présence (*Shekhina*), renforce ou affaiblit l'union d'en Haut. Le fils divin se trouve ainsi à l'intersection

de différents axes, matrimonial, paternel et maternel. Cette structure hautement sexuée se différencie très nettement de la conception chrétienne de la virginité mâle ou femelle. Ces visions filiales sont quasiment absentes de la première phase de développement de la Kabbale thésophique-théurgique, à l'exception du *Sefer ha-Bahir*. Elle prendra en Espagne un essor littéraire sans précédent dans la deuxième moitié du XIII^e siècle avec notamment la littérature zoharique. À côté de l'imagerie de la famille divine, on trouve dans les *Iddrot* (Assemblées) du Zohar une conception des deux faces qui repose, à son tour, sur une conception plus ancienne celle des deux *chérubim*. Ces deux faces mâles, divines, représentent le père, la grande Face (*'arikh 'anpin*), et le fils, la petite Face (*ze'yir 'anpin*).

Cette filiation sera perpétuée par les kabbalistes de Safed, Moïse Cordovero et Isaac Luria, puis, plus tard, avec les activités messianiques de Shabbatai Tsevi. La notion lurianique d'*Adam qadmon* liée à la théorie des cinq faces va donner d'intéressantes conceptions du fils de Dieu qui deviendront très influentes dans le judaïsme, mais aussi dans le christianisme, comme ce sera le cas en Italie, à la Renaissance. Jean Pic de la Mirandole identifie Jésus avec la

sefirat Hokhma ou *Tiferet*, sans doute en opposition à son contemporain Marsile Ficin qui conçoit le fils comme le bien absolu, l'intellect divin qui émerge de Dieu. Citons encore l'intéressante conception de R. Abraham Cohen de Herrera, intellectuel influent du XVII^e siècle, qui adopte la conception de fils cosmique de Léon l'Hébreu, figure juive dominante de la Renaissance italienne. Herrera lui associe la conception lurianique de *l'Adam qadmon*. Traduite de l'espagnol en latin, cette œuvre influencera d'autres kabbalistes chrétiens au cours du XVII^e siècle.

Les différentes formes de double filialité et de médiations théomorphiques (anges, *sefrot*, faces, intellect cosmiques) vont laisser place, avec le hassidisme, à d'autres conceptions, qui fleuriront à partir de la deuxième moitié du XVIII^e siècle. Sans exclure la possibilité d'influence chrétienne sur le modèle charismatique de filialité divine, si central dans ce mouvement, la source d'un pareil modèle se trouve également dans l'image de R. Hanina ben Dossa ou Honi. Aux figures talmudiques qui soutiennent ce modèle charismatique s'ajoute l'importante parabole du fils du roi, que l'on trouve dans un célèbre recueil hassidique, le *Keter shem tov*. Celui qui se rend au palais du roi et dépasse ses

peurs et restrictions, traverse les différents voiles qui le séparent du roi, pour s'apercevoir que ces obstacles ne sont qu'illusions et que finalement, le roi est directement accessible. C'est le rôle du *tsaddik* qui, par ses prières, gagne les faveurs du roi comme un fils celles de son père et devient ainsi le guide spirituel de sa communauté. Prenant son origine dans les enseignements du *Besht*, fondateur du mouvement hassidique, cette relation d'intimité prendra des tonalités différentes avec le petit-fils et arrière-petit-fils du *Besht*, Nahman de Bratslav, ou encore avec Dov Ber, le *Maggid* de Mezhe-rich. Elle exprimera ainsi différentes idées de filiation entre homme et Dieu, entre fils et père.

Le livre de Moshe Idel offre une magistrale somme d'histoire intellectuelle, traitant d'une question qui nous apparaît comme un des axes centraux du judaïsme. Le fruit des recherches de l'auteur débouche également sur des questionnements méthodologiques et phénoménologiques. Ils démontrent les interactions entre une variété de facteurs donnant ainsi forme à une histoire riche, complexe et passionnante. L'innovation et l'originalité de l'ouvrage repose sur la vaste nomenclature de filialité divine présentée, sur la richesse des sources dévoilées, commentées et

enfin sur les différents modèles d'interaction inter-religieuse envisagés. Il n'y a pas une, mais plusieurs influences, comme il n'y pas une mais plusieurs façons de s'inscrire dans une tradition tout en la renouvelant. C'est ce que montre cette filiation tant humaine que divine, à la fois temporelle et éternelle.

Sandra Valabrègue-Perry

est enseignante et chercheuse à l'université Ben Gourion du Negev (Beersheva, Israël)

Uri Orlev

Poèmes écrits à
Bergen-Belsen en 1944
en sa treizième année

Éditions de l'éclat, 2011

Sobrement intitulé *Poèmes écrits à Bergen-Belsen en 1944 en sa treizième année*, le recueil d'Uri Orlev qui paraît en octobre 2011 aux Éditions de l'éclat dans la traduction de Sabine Huynh apporte sur l'enfance déportée un témoignage exceptionnel.

Son auteur, Uri Orlev, né à Varsovie en 1931 et installé en Israël après la guerre, est un écrivain mondialement reconnu : en 1996, le prestigieux prix Andersen couronna sa carrière débutée en 1975. Uri Orlev a écrit plus de vingt-cinq ouvrages, albums et romans pour la jeunesse, qui se distinguent par la mise en regard du témoignage et de l'imaginaire, la puissance du rêve dans lequel se dissout la réalité. Aux tout-petits, il a adressé en particulier *Comme tu es grande ma petite Louise*, *Baptiste et le lion*, *Grand-mère tricot*, albums dans lesquels le point de

vue de l'enfant est privilégié : plusieurs romans, *L'Homme de l'autre côté*, *Cours sans te retourner*, *Une île, rue des oiseaux*,... prennent pour cadre le ghetto de Varsovie qu'Uri Orlev a connu enfant : Sruлик, Alex, petits garçons juifs polonais du ghetto, Marek, enfant « de l'autre côté », sont les héros imaginaires qui croisent l'histoire de l'auteur et celle de témoins rescapés.

C'est très tardivement, en 2005, que Jerzy Henryk Orłowski, devenu Uri Orlev, se décide à publier en Israël le carnet de poèmes *Shirim MiBergen-Belsen* qu'il conservait précieusement depuis 1944. Le *Taschenbuch* – carnet de poche – « trésor » inestimable, a été acheté à la cantine allemande par sa tante Stefania Orłowska, avec laquelle il fut déporté à Bergen-Belsen. Uri Orlev écrit un premier poème dans le ghetto de Varsovie puis se remet à l'écriture à Bergen-Belsen : d'abord sur des planches arrachées au châlit, ensuite sur le carnet, une fois les poèmes corrigés.

L'éditeur français a pris le parti de présenter le recueil dans sa matérialité : le fac-similé du petit carnet de 8 cm sur 13,5 cm rend visible l'écriture originale, en polonais, à l'encre bleue, ainsi que les corrections et les dessins du professeur – des soldats de différentes